

Introduction

Le recueil de légendes nobles, de fabliaux animaliers et de « caractères » socio-littéraires, intitulé *Le Decameron noir* (Berlin, Vita, 1910), possédera donc une structure tripartite qu'il faut impérativement unifier. Passant d'un article *Das* initial neutre désignant l'ouvrage, à un *Der* personnel, l'auteur semble signifier avoir évolué d'une conscience à une autre : celle d'avoir dérobé un objet ethnologique à celle d'accéder à l'expression d'une véritable personnalité noire. C'est-à-dire, dans son contexte, à un personnalisme de type romantique, où la *WeltKultur* d'un Goethe, avec en particulier sa reprise du Reinhard médiéval — comme satire localement inspirante de l'universalité de la Ruse de survie — chapeaute une vision particulariste déclinée en unités signifiantes.

La méconnaissance générale sur le continent septentrional d'une brillante culture africaine, ou son mépris chez les coloniaux pétris de certitudes obscurantistes concernant son infériorité indiscutable, ne peuvent que pousser l'archéologue des pensées nobles et/ou ignobles à retrouver les récits fondateurs d'une telle richesse humaine. Faisant le constat, dès avant le tournant de l'autre siècle, de la destruction barbare de ces apports heureux — bien avant que d'être génocidés — Leo Viktor Frobenius prend bien soin de mettre à l'abri le fruit de

ses cueillettes. Caisses et manuscrits se retrouveront à Berlin, où l'on entreprend aujourd'hui de préciser l'importance des interventions autochtones dans la formation et la formulation d'un tel héritage exporté. Si le polémiste Y. Ouologuem range ces « emprunts » sous la catégorie du *vol muséal* pur et simple, il aurait pu y voir, à condition que l'institution françafricaine commence à se faire violence et à négliger ses allergies constitutives — par exemple à la typographie *Berliner Fraktur* et aux constructions lexicographiques synthétiques de l'allemand classique —, un apport à sa propre théorie d'une Afrique démystifiée pour Africains mystificateurs.

Pas d'éden noir, en effet, dans ce retour germanique vers le passé continental ténébreux, mais de constantes guerres des voisinages, y compris avec les néo-prophètes d'un Islam africain toujours bon à réveiller, avec une référence globale à l'esclavage comme mode de vie normalisé, doublé d'une approche de la condition féminine pliée aux desiderata d'un patriarcat tellement puissant qu'il n'a pas besoin d'être prouvé. Sauf si l'intelligence supérieure de la gent maternaliste reprend, comme ici, du poil de la bête-amazone, et encore, afin de démontrer que le *Witz* est la chose la mieux partagée du monde, à condition de ne pas être laminée par la raison coloniale, ou cynisme pur de tous les gerfauts, et autres faucons, de la terre.

Chez Frobenius retranscrivant les contes populaires soudanais, au sens le plus large du terme, à une époque où les frontières théoriques de la Conférence internationale — c'est-à-dire nord-américaine — de Berlin (1884-1885), n'étaient pas véritablement figées par des conflits mondiaux moins folkloriques, c'est encore une vision idéaliste qui prévaut. Comme celle de frères Grimm sauvegardant à la hâte la « culture » médiévale des peuples centre-européens, avant normalisation puis extermination par les camps de travail et autres fordi-

sations à grande échelle. Les sarcasmes respectifs d'un Baudelaire, d'un Mallarmé ou d'un Céline ont montré, chacun dans son ironie décapante, voire dégénérative, comment il fallait contrer la civilisation du *Vulgaire*, avec ses marins brûle-gueule, ses coups de dés surdéterminés et son eugénisme purificateur. Là où un Balzac pouvait encore espérer en les rires de distanciation antisociale, puis un Zola en l'anoblissement de pulsions assez sauvages au départ, toujours en vue de la survie de l'espèce, l'écrivain moderne a développé moins d'illusions, ce qui fait peut-être sa seule modernité.

La remontée dans le temps de l'ethnologue parvenu à la conscience anthropographe vient se greffer ici sur la croyance en une pensée originaire, qui n'a rien à voir, au contraire, avec la « pensée sauvage » réhabilitée par des mytholâtres exilés à New York pendant la crise fasciste, certes opposés à la pensée mercantile unique qui les a recueillis, mais très friands de structures totalitaires, pourvu qu'elles soient « naturelles », c'est-à-dire « crues ». Or, des histoires crues, Frobenius (1873-1938) n'en manque pas dans le fonds jamais tout-à-fait orientalisé des récits africains natifs. La critique de l'*Excès* en général, et de ses travestissements honorifiques en particulier, y faisant florès, le penseur de la *Paideuma* (*Esquisse d'une théorie culturelle et psychique*, Munich, Beck, 1921), a beau jeu de leur rattacher les satires d'un Théophraste (372-288) ou même d'un Ésope (620-564), sans lesquels les grands moralistes européens n'auraient pu trouver d'escabeaux vers leur classicisme. L'auteur berlinois, porté aux nues quarante ans plus tard par un Aimé Césaire (Paris, Réclame, 1950) éructant sous la pression politique centrale à laquelle il a choisi de concourir, redécouvre la poésie kasaï (Congo central), les contes de fées kordofan (Soudan) et les récits folkloriques kabyles alors que passe le rouleau-compresseur de la surexploitation forestière et minière, qui donnera les plus beaux accents du scandale

parisien chez un Gide pas encore revenu de tout, par exemple. Conseillant l'ouverture humaniste aux premiers rédacteurs de la revue *Présence africaine*, l'auteur de *l'Immoraliste* n'a cependant pas la fougue d'un Cheikh Anta Diop soutenant en vain et en Sorbonne la thèse d'un pharaonisme noir, devant l'incrédulité d'un Balandier ou d'un Griaule. Le tenant du Roman de la Gratuité ne peut pas faire moins, devant un tel cynisme de l'appropriation ténébreuse, que de prêcher, jusque dans l'avant-propos du premier numéro de la célèbre revue noire et interdisciplinaire de la rue des Écoles, le recours systématique et salvateur à un personnalisme approfondi, tel qu'il aimait à le pratiquer en Afrique du Nord, justement. Le chercheur en renaissance africaine, le doctrinaire de *Nations nègres et cultures* (Paris, Présence africaine, 1954) opposera à ce dilettantisme politique son engagement continental, soutenu lui aussi par les partis pris encourageants de l'ethno-archéologue allemand.

Cette gratuité, transcendée dans un militantisme relatif, chez un Frobenius descendant de la culture kabyle vers la magie des légendes noires, semble s'arrêter brusquement à la lisère flottante des pays de savane. C'est une littérature de hautes herbes, où la technique du chat perché peut amener à la liberté ou à la mort face à des éléments incontrôlables qui n'ont pas encore cédé devant les tronçonneuses des Maîtres et possesseurs de la nature. Un peu comme dans l'esprit d'une Karen Blixen, à revisiter avec la plus grande honnêteté après sa relecture hollywoodienne. Seule la ruse et l'inversion des contraires peuvent ici servir de logique dernière à des décisions où rien n'est gratuit, et où la moindre saillie drolatique peut sauver une vie devant un despote sanguinaire mais intelligent, et vite retourné. L'ère des dictateurs seulement sadiques ne semblant pas encore arrivée, le Collecteur de ces mythes pas directement cosmologiques peut donc compter sur la spé-

cificité d'aires culturelles distinctes — voir la distinction des peuples « indigènes » par la chroniqueuse danoise de début de siècle — pour reprendre le combat de leurs identités. Tout en concourant à une sorte d'alliance des Afriques qui fera aussi bien le bonheur des chercheurs en nations nègres réunifiées sous la bannière haute-égyptienne, que celui de leurs contradicteurs, plutôt portés à défendre une « ambiguïté » qu'ils ont eux-mêmes créée et entretenue, bien qu'ils s'en déprennent en l'observant du haut de leur scientisme aérien, voire mondialisé. Mais Frobenius reste un grand marcheur.

Ce qui permet cependant à ces anthropo-sociologues de passer, de Frobenius à Balandier — autre grand pilier discret du *culturalisme* de la rue des Écoles — de la lutte des races à celles des classes. Chez l'ethnographe humaniste teuton, qui n'a pas encore connu la chute de l'Empire, la montée de la xénophobie réactionnaire et industrielle, puis le développement de la *Solution finale* sur fond de « Honte noire » à la française, il est toujours possible de penser une société mondiale des Puissants heureux de voir se développer leurs Misérables. Les premiers seraient détenteurs du cynisme de bas-étage, le plus rémunérateur, et les seconds contents de conserver, dans leur muséologie pré-culturelle inconsciente, son prédécesseur philosophique antique, pour tout dire présocratique sans frontière. Ruses du pauvre luttant contre violences du riche, le duo semble immémorial, il n'y aurait que la naïveté de ses descripteurs pour les départager. Mettons, du meurtre fondateur d'un Romulus agélaste chez Tite-Live au mythe rousseauiste de la propriété collective « naturelle » observant benoîtement et sans défense du même type la plantation de la première enclosure primitive.

Le *Natif* est celui qui va succomber par manque de défenses immunitaires acquises aux germes de la Renaissance décom-

plexée et avide d'or. Ce qui est loin d'être le cas dans les récits de Frobenius, tout entiers consacrés au contraire à la réaction épidermique des spoliés ou des spoliateurs contre la menace de rupture des équilibres chèrement acquis, et pour la préservation desquels tous les moyens sont bons : trahisons éclatantes, renversements d'alliances, coups montés et tordus, duels fomentés entre ennemis communs, séductions contre-nature, etc. Ce qui paraît plaire à notre collecteur invétéré, surtout qu'il a lui-même besoin de ce mélange des genres littéraires — légende, contes, fabliaux — afin de construire un moralisme anthropomorphique à base de réductions-généralisations frisant parfois le montage prémédité, hantise de l'observateur trop honnête. Finalement perdus et surexploités par ces/ses fictions, les thèmes et les structures récurrentes de l'historiette populaire ne semblent plus gêner aucun de ses auditeurs, puisqu'ils sont généralement ponctuels à ses lectures au fond de leurs salons artistes post-napoléoniens. Mais regroupés dans un recueil donné pour exhaustif, la reprise des mêmes ruses narratives, à base de structures ternaires rabâchées, de solutions magiques éculées et de coucheries adultères éventées, ont du mal à passer pour une théorie pratique de l'amour, de l'humour et de l'héroïsme en Afrique profonde. Certains préféreront d'ailleurs y voir un pragmatisme rabelaisien, à destination pédagogique d'un prince à l'égo souvent disproportionné, et que l'on tente de faire revenir sur terre en lui injectant justement l'antidote réciproque d'un délire fantaisiste contrôlé, plutôt à base de sexe, de parodie et de rouerie bien tempérées par des chutes parfois déshonorantes, même pour les plus nobles. Un tel relativisme cultivé n'apparaît alors pas en sous-titre d'une Une accrocheuse, mais qu'il faudrait retraduire en l'une *des* anthologies possibles d'un non-*Decameron* non *noir*, car trop fortement inspiré des récits asiatiques, proche ou extrême orientaux. « Avant nos apports », comme il l'avoue, certes, et encore.

C'est que l'auteur ne semble pas très adepte de l'origine endogène de la littérature noire, théorie allant de la Reine de Saba senghorienne au *Livre d'Ille-Ife* promu par Soyinka au pinacle de son pandémonium local. De son *Myth, Literature and the African World* (Cambridge, Cambridge University Press, 1976), jusqu'à son *Of Africa* (New Haven, Yale University, 2012), le Prix Nobel nigérian (1986) est évidemment moins porté, dans sa lutte contre le néo-tarzanisme mondial, aux hypocrisies suprématises des divers monothéismes, fatals en Afrique jusqu'à l'heure actuelle. Mais il reste parfois tout aussi flou que la passion ultime pour les manuscrits éthiopiens d'un Mudimbé, par exemple, sur l'origine d'une culture spécifique et incontournable. Si les princes et les interprètes arabisés servant de truchement au collecteur allemand peuvent encore se moquer allègrement de lui, avec ses carnets remplis d'absurdités païennes, c'est qu'ils ne sont pas entièrement passés à l'orthodoxie musulmane. Bien qu'il en ressorte une obsession de la purification, à défaut de *pureté* native — au contraire par la lutte contre une déchéance intrinsèque — le protestantisme tolérant du chercheur le pousse sur cette voie de la rédemption aléatoire par les actes. Ce sont d'ailleurs plutôt des *agissements*, concentrés pour un « peuple » ou des « gens » (*Leute*) très présents mais jamais très « actant(s) », en des paraboles non mystiques, sorte de *Vulgate* africaine démystifiée, puisque déjà appuyée sur un panthéon assez aviné, à la Tutuola, et sa sève arboricole rédemptrice si chèrement payée.

Cette volonté de pédagogisme constructif, Frobenius l'affirme dans les quatre textes introductifs ou conclusifs annonçant sa philosophie : respecter la langue traduite, souligner un parallèle étonnant avec le Moyen-âge païen germanique, et retrouver les mêmes sources indo-européennes d'où viendrait aussi bien une culture populaire exclusive « chez nous », qu'une mythologie *quotidienne* en Afrique. Au scientifique

et au lecteur à déchiffrer les données authentiques sous le palimpseste arabo-soudanais, c'est-à-dire à la limite géographique, linguistique et culturelle d'une aire équatoriale inexplorable, et donnée comme telle. Même si l'on a déjà ici tout un glossaire — qu'on aurait pu reproduire en annexe comme certains écrivains négro-africains plus ou moins senghoro-kouroumaisés — le fait d'apprendre que « vin de palme » se dit *Malaffu* reste exotique pour un regard ne cherchant pas l'origine de toutes ces diversions, c'est-à-dire un peu mieux qu'une originalité vitale pour revigorer des arts dits « modernes » mais finissants. Ce qui donnera certes le « malafoutier » mort, dans la version Queneau du *Palm Wine Drinkard* (Londres, Faber & Faber, 1952) d'une cosmogonie broussarde perdue, passant encore pour certains yeux locaux ou étrangers pour un canular mal écrit. Et l'*UrKultur* de Frobenius sert alors de clé interlope à la compréhension de visions du monde pas plus obsolètes que les autres, mais entachées de l'obscurantisme contre lequel se construiront les principes des Lumières. Ils sont très anti-esclavagistes, quoiqu'on en dise faussement, en les confondant à dessein avec la réaction bourgeoise bonapartiste, paradoxalement très monarchiste, car avide de cette paix brutale favorable aux affaires. Toutes les « démocraties » africaines commenceront longtemps après, avec leurs très républicains Messieurs Thiers noirs-mondains, leurs répressions de la Commune de Dakar, et leurs partis uniques quoiqu'il en coûte.

Ce que propage et regrette L.V. Frobenius, c'est l'apparente cohésion sociale d'une féodalité heureuse, où chacun tiendrait sa place collaborative, reflétée par des contes à la veillée poussant certaines aberrations à bout afin de bien ancrer leurs conséquences dans l'esprit de bénéficiaires relativement convaincus de la nécessité de telles castes. Lorsque la noblesse ancienne ou parachutée imposera, là comme partout, y compris en Sologne contemporaine, une politique et une philoso-

phie de l'*Enclosure* — que l'on peut trouver çà et là désignées comme « ère postcoloniale » — alors l'industrie raciste ou raciale fonctionnera à plein dans les townships continentaux. Cette ségrégation, d'origine anglo-saxonne, avec des séquelles anti-natives partout où est passée la couronne britannique : des génocides kényans ou sud-africains jusqu'à la déshumanisation des Indiens du Canada ou Aborigènes australiens, ne peut pas reposer sur un assimilationnisme plutôt catholique et plutôt sud-européen, avec ses hypocrisies propres, mais pas ce « développement séparé » symbolique du vocabulaire sadico-cynique du colon de sa Majesté. Le massacre des Herero et des Nama vient d'avoir lieu en Namibie, reconnu le 28 mai 2021 par le gouvernement allemand, entre 1904 et 1908, sans dédommagements officiels, mais une « aide au développement » chiffrée, c'est-à-dire pour solde de tout compte. C'était justement la direction que ne voulait pas prendre le racialisme globalisé de Frobenius dans cette œuvre charnière pour lui : il penche pour une paix par l'inter-compréhension plutôt que vers une hiérarchisation des cultures, toutes spécifiques certes, mais pas toutes aussi « égales » les unes que les autres aux yeux de ses concurrentes plus *Völkisch*. Pour le médecin Eugen Fisher de *Shark Island* par exemple, qui aurait étudié beaucoup de crânes namubiens avant d'influencer un certain *Führer* sur la voie de son ignoble plébiscite. Une demande de pardon « du fond du cœur », plus un virgule-un milliard payé par la communauté européenne (!) cent quinze ans après les faits, cela met la tête native à 15714,28 euros — intérêt de retard compris — c'est-à-dire un an de R.s.a. français net pour chacun des 70000 sacrifiés, donc pas grand-chose pour un heureux contribuable allemand réunifié. Sans doute parce qu'il n'y a pas de salaire minimum légal garanti au pays des *Reich* jusqu'en 2015.

Frobenius — comme Proust — connaîtra Ypres, mais pas la politique industrielle du parti patronal hitlérien, ni « national », ni « socialiste » au sens collectiviste de ces termes, sinon pour une seule sur-espèce supérieure, toujours au pouvoir. Et s'il insiste tant pour préciser que ses personnages s'enfoncent dans la brousse, c'est qu'une relation communautaire excluant la propriété privée y est prépondérante, pas seulement un thème littéraire (*La forêt dans le roman négro-africain d'expression française*, thèse de troisième cycle), mais un rapport de force entre égaux, que l'ethnologue ne peut généraliser qu'en le restreignant à la caste chevaleresque, aussitôt qu'il repasse la frontière désertique caravanière. La notion de « vrai Fulbé » ou de parenté à plaisanterie dangereuse sous-tendent chacun de ces récits, toujours situés à la limite des affrontements stratégiques, aussi vifs d'un côté ou de l'autre de certaines royautés liminaires où règne un troc savant. Ce système sera totalement déséquilibré par l'insertion violente de l'économie financière de marché, et par l'interdiction de l'esclavage réel dans le domaine français, contrairement aux hypocrisies structurant encore longtemps les sphères anglaises et portugaises, orientées par leurs colonies nord-américaines pour les uns, et par leur implantation très anciennement locale pour les autres, aux racismes officiels exubérants derrière un évangélisme de façade très baroque.

Chez Frobenius, les crânes parlent encore de manière magique, mais en disant déjà de se taire, pour ne pas finir sous les mitrailleuses ou les chenillettes allemandes encadrant tristement des Années folles qui portèrent mal leurs fruits, et donc leur nom. Ce point de haine atteint dans la boue de la Marne avait déjà connu des équivalents dans la latérite de la savane arborée africaine, entre vengeances ancestrales limitées et vite compensées, jusqu'aux *marches de la mort* britanniques contre les Boers. Les colonnes de porteurs mènent les com-

mandants, les peuples suivent leurs chefs et les comploteurs leur inspiration, mais jamais tout à fait — sans doute grâce à l'esprit d'un W. Churchill déjà l'œuvre — pour rechercher l'extermination générale de l'adversaire, souvent mal conduit par une seule de ses brebis galeuses. Le monstre apparent se révèle ici un guide appliqué, pas nécessairement monomaniacal ; la mère trahie organise des concours de meilleurs gendres possibles et le génie de la brousse spolié se fait trouver un anus au fer rouge, se contentant d'en mourir. Même si de tels « contes » paraissent symboliques du viol du continent « noir », l'acide des satires congolaises, celles d'un E. Dongala par exemple, sera bien plus sulfureux, à proportion de la *profanisation* dues aux écrits de fiction, dégénérescence triviale crainte par un président-poète sénégalais immortalisé, par lui-même et par ses détracteurs. Le ridicule qui frappe, en fin de recueil, *l'honneur* de trois notables ayant condamné à tort un jeune homme à cent coups de fouet, ne prend de sens que dans une société où cette même valeur possède encore un usage effectif. Lorsqu'il deviendra obligatoire, sous peine de mort, d'échanger espoirs de démocratie imaginaire contre potentat économique-politique réel, c'est-à-dire au début de la décennie 1960, après une quinzaine d'années néolibérales de préparation du Coup d'État africain permanent — « les Noirs n'étant pas prêts avant trente ans », ou jamais, selon certains nostalgiques blancs et noirs de la chicotte belge moins hypocrites — l'anthropologue pense peut-être échapper de manière anticipée à cette farce du racisme sous-entendu et sous-estimé en le mettant lui-même en paroles. C'est là où il brille peut-être le plus par son humour déjà néocolonial repentant : Africains blancs comme des lieutenants revenus du champ de manœuvres, villes soudanaises copulant dans l'irrespect total de leurs spécificités culturelles, hybridation débridée menant bien plus sûrement au chaos africain que les

politiques d'une administration approximative. Difficile alors de conclure que Frobenius a directement inspiré la Négritude parisienne officielle, autant friande de pouvoirs européens mitigés que de recolorations noires « pures », vite revendues à des organisateurs de zoos inhumains, surtout dans le second *Reich*. L'authenticité est retrouvée et la puissance reconnue à un niveau très théorique, comme sait très bien le dire et le faire le préambule de la Constitution tricolore, avec sa liberté-égalité native « en droits », le pluriel tendant généralement, et dans le laboratoire des colonies bien plus radicalement qu'ailleurs, à tourner au singulier de chaque illusion perdue.

La question devient alors de savoir comment l'univers féerique revivifié par un ethnologue allemand dans les années 1910 peut ou doit aujourd'hui constituer un support de « résistance à l'oppression », comme l'annonce le même texte promouvant la souveraineté de la Nation, sous les auspices de l'Être suprême... La raison qui semble conduire les pas du chercheur dans les territoires attendant aux possessions allemandes, c'est une autre quête de moires que celle qu'entreprend le voyageur Kangni Alem un siècle plus tard dans ses « mêlées » avec les ruines du Kaiser (Yaoundé, Ifirkiya, 2009). L. Frobenius parie sur des traces d'un esprit, d'une « psyché » inaltérable malgré l'avancée des importations septentrionales, comme le fusil à poudre et les contes des *Mille et une nuits*. Ce *Witz* n'est pas visible à l'œil de l'Occidental, d'abord parce qu'il réapparaît à la fraîcheur de la nuit, lorsque les quartiers « indigènes » ne sont plus accessibles aux Européens. Ensuite, parce qu'il ne peut se sentir à l'aise que dans une ambiance « médiévale », instantanément retrouvée après la disparition intermittente de l'hypocrisie du dépossédé face à la prétendue *modernité* envahissante dont les colons sont les plus fiers. Enfin, parce qu'en face d'administrations diverses, plus ou moins violemment racistes selon les bibles exhibées, le silence des

sages et la rouerie des faibles, qui sont souvent les mêmes dans ces fictions de leurs convergences, s'allient pour faire vivre une psycho-sociologie parallèle, un autre monde « noir », où les princes et les reines ne sont pas encore devenus cireurs de rue ou demi-mondaines de luxe. L'ethnologue veut posséder, c'est-à-dire se construire ou négocier, ce regard perçant la nuit civilisationnelle africaine, en quête d'un univers qui s'éloigne en accélérant et en émettant des ondes de galaxie déjà morte, à mesure que l'économie d'extraction puis de marché prend la place de la palabre mercantile, où chacun reste finalement libre de tromper l'autre raisonnablement et à charge de revanche. Ce qui n'est évidemment pas le cas avec les saignées négrières venues de Zanzibar, comme les récits orientaux déjà évoqués. Ne reste plus alors à Frobenius qu'une galerie de portraits fondée sur les péchés ou les exploits capitaux d'une Afrique assez proche de celles que redécouvrent trop naïvement un demi-siècle plus tard G. Balandier ou R. Wright, avec leurs sourires noirs ambigus et leurs gestions de la misère générale à la petite semaine. Le système colonial entièrement déployé, mais sans les massacres des entreprises de peuplement intégral liées aux ruées vers l'or britanniques, il ne sera plus possible, comme l'imagine l'anthropologue berlinois, de s'appuyer sur cette Internationale des bonnes volontés et des *Gentle-Men* noirs restés en leurs pays mythiques, non délimités par les bornes infinies de l'avidité blanche. D'abord, parce qu'il n'y en a plus, de bonne volonté, sinon rarement, dans les geôles des différents apartheids en marche, voir K. Blixen ; ou alors trop, dispersée selon toutes les nuances des partis conservateurs de la couleur, ou progressant vers un métissage continental, lui-même porteur de beaucoup de prétextes à scissions et à répressions. L'évocation en forme de témoignage authentique devient alors ici une sorte de *Rêve de Frobenius*, celui, autant de fois repris qu'il y a de nouvelles dans son « recueil »,

d'une cour polie où se racontent des histoires plaisantes, voire érotiques. Parce qu'on s'est perdu dans une région sauvage, où l'isolement pousse à une solidarité de fiction, plus proche en nombre et en tonalité précieuse, de la courtoisie de Marguerite de Navarre que des réminiscences parfois bourruées de l'écrivain italien convoqué en introduction. Le cercle des narrateurs n'est plus alors situable dans un espace temporairement coupé du monde pour des aristocrates toujours aussi menacés par leur ennui natal, mais dans un temps presque palpable, celui où les hommes ne mentent pas et où les animaux parlent et vivent comme eux, et non l'inverse. Cette superposition de deux conditions, pour mieux traduire les vices des maîtres de la Création, se trouve ici polluée par le parallèle systématique entre le bestiaire local, repris beaucoup plus tard par la série des « Amadou Coumba » si chers à la Négritude symbolique, en fait le seul état du « roman » acceptable par l'orthodoxie senghorienne anti-sociale et peu portée à la « tigritude » noire pragmatique anglo-saxonne, faisant qu'aujourd'hui encore se pose la question éculée de l'engagement romanesque en Afrique littéraire et artistique. Pour sortir de ce que Gauz appellera une « arnaque » — après toutes les critiques néo-réalistes des années 1970-1980 contre le black-out présidentiel exercé à l'encontre de toute évocation un tant soit peu marxiste-scientifique, sans doute au nom de la même fameuse prudence africaine dont il a largement vécu aux dépens d'une exactitude dangereuse aux pays des barbouzes françafricains — Frobenius brandit de manière prophétique le cousinage à plaisanterie avec un autre « roman ». Celui du Reinhardt rhénan, c'est-à-dire peut-être inventé, en ce qui concerne ses premières branches, par un prêtre burgondo/bourguignon, à la mentalité matoise fortement assise, hypocrite-française donc. Un de ses auteurs doit être plus particulièrement familier au chasseur-cueilleur moderne de traditions,

l'alsacien Heinrich der Glichezäre, au début du 12^e siècle. La superposition constante du couple Reineke (diminutif institutionnalisé par Goethe) / Gierschlung (le loup, sûrement sur le patronyme de l'écrivain rhénan tardif), sur des couples natifs d'animaux de la savane doit certainement faire comprendre — étant donné le nombre impressionnant de dépeçages alimentant ces fictions « réelles » — que peu importaient les appellations, et d'autant plus les fonctions narratives. Pousant cet argument, on pourrait presque en conclure à la vacuité du *récit* en soi, au profit d'une gestuelle actancielle primitive et autonome, habillée d'autant de costumes carnavalesques locaux qu'il y a d'unités culturelles globales dans ce sens de la satire, face au sérieux morbide et sans âge lui non plus. On en revient à la question de l'œuf romanesque et de la poule sociale, ou débat des Anciens et des Modernes africanistes, poètes de la Forme noire contre Révoltés du paradis communautariste, aux rencontres syncrétiques assez rares dans la mesure où la réussite dans l'un des domaines entraîne généralement la chute dans l'autre. L'interdit que s'impose le romancier Tchicaya de publier avant la mort politique de son mentor délétère sénégalais, c'est-à-dire la limitation de fait de son cri social-congolais à une poésie de plus en plus hermétique, et agréée comme telle au tribunal de l'inaccessibilité françafricaine choisie, est là pour en témoigner. Après bien sûr que Senghor a eu rejoint ses racines franques dans un discours de réception à l'Académie française plus que drolatique, quelque part sans doute entre Montboudif (15) où il est politiquement né, et Verson (14), où il est mythologiquement mort. Peut-être faut-il chercher ailleurs, mais pour mieux s'en débarrasser, « l'acceptation de *notre destin de Noir* » (in *Liberté* 3, 1977), formule ambiguë puisqu'elle sépare une reconnaissance en forme de soumission, d'une absence de réaction à une essence largement définie ailleurs, en particulier dans

toutes les négativités que l'on ne s'est pas fait faute de lui reconnaître. Apathie consécutive à une nature inversée, double forfaiture politico-poétique qui n'est pas sans rappeler le racisme universel dont elle ne peut pas ne pas sortir. C'est sans doute à ce genre de sophistication perversie — à laquelle se condamne un assimilationnisme de pacotille quand il ne veut pas se payer le luxe infâme du génocide frontal et publié — que ne veut pas arriver l'anthropologue consciencieux et conscient alors qu'il part à la recherche de la simplicité culturelle et sociale fondamentale, dans ces récits noirs profonds, peut-être justement parce qu'ils ne le sont presque plus. Il lui reste la panoplie des rires, des dérisions et des chutes cocasses, lorsque les noms et les catégories se superposent à un point tel qu'ils ne désignent plus que la possibilité d'une harmonie imitative universelle, celle d'un *humoresque* à la Jean-Marc Moura, qui ne survit que dans ses formes les plus nobles (*Le Sens littéraire de l'humour*, Paris, P.U.F., 2010). Le savant berlinois avoue en fait ne pas pouvoir trancher entre illusion d'une source unique de cet esprit continental, constitué de trop de branches, de bras morts et de fleuves en crues pour échapper à la loi paradoxalement unificatrice d'une poly-généricité omniprésente, ET constat affolant d'une spiritualité diffuse, déjà prête à s'évaporer si on l'observe de trop près.